

Queer, sÃ©ropositif et Ã© court de mÃ©dicaments Ã© Gaza

Description

Queer, sÃ©ropositif et Ã© court de mÃ©dicaments Ã© Gaza : comment survivre Ã© un gÃ©nocide et au VIH

Par Afeef Nessouli et Steven W. Thrasher, le 13 janvier 2025



Un autoportrait d'Ã©.S. avec son dÃ©ambulateur. (E.S.)

La vie dans le nord de Gaza est d'Ã©jÃ© assez prÃ©caire sans avoir Ã© se prÃ©occuper du sida. Les frappes aÃ©riennes et les raids terrestres sont une menace constante qui empÃ©che les gens de sortir de chez eux pour trouver de la nourriture. Ã© « Nous devons faire des Ã©conomies Ã© », explique E.S., un jeune homme de 27 ans qui vit avec sa mÃ©re et son jeune frÃ©re dans le quartier de Tel al-Hawa, au sud-ouest de la ville de Gaza. Ã© « Les gens se battent entre eux pour obtenir les colis d'aide Ã© ».

Et puis il y a la question des mÃ©dicaments.

Ã© « Mon mÃ©decin m'a dit que les antirÃ©troviraux avaient Ã©tÃ© entiÃ©rement Ã©coulÃ©s et qu'il ne restait plus rien en stock Ã© », a dÃ©clarÃ© E.S., qui est sÃ©ropositif et a acceptÃ© de parler Ã© The Intercept sous un pseudonyme afin d'Ã©viter la stigmatisation de la communautÃ© et d'Ã©tre pris pour cible par les autoritÃ©s israÃ©liennes.

Il a besoin de tÃ©nofovir, un mÃ©dicament courant contre le VIH, et de lopinavir/ritonavir, un mÃ©dicament beaucoup plus rarement prescrit. Parfois, E.S. se retrouve avec si peu de mÃ©dicaments qu'il a dangereusement commencÃ© Ã© les rationner en sautant les doses du matin. Ã© « Il n'y a plus d'approvisionnement, ou il n'y a pas eu d'approvisionnement du tout au sud ou au nord Ã© », a-t-il Ã©crit dans un message direct. Bien qu'IsraÃ©l ait [niÃ© avoir bloquÃ© les mÃ©dicaments](#), des groupes d'aide internationale comme Glia ont dÃ©clarÃ© Ã© The Intercept que les mÃ©dicaments contre le VIH avaient Ã©tÃ© bloquÃ©s dans la bande de Gaza.

Sans ces mÃ©dicaments, E.S. qui utilise d'Ã©jÃ© un dÃ©ambulateur pour se dÃ©placer voit sa santÃ© se dÃ©tÃ©riorer rapidement. En peu de temps, il commence Ã© se dÃ©placer encore plus lentement et pourrait mÃ©me perdre complÃ©tement la capacitÃ© de marcher. Avec les soldats qui imposent des dÃ©placements massifs et qui [tirent sur les Palestiniens qui tentent d'Ã©vacuer](#), cela pourrait signifier une condamnation Ã© mort.

Alors que la guerre d'IsraÃ©l contre Gaza fait rage autour de lui, E.S. passe le plus clair de son temps chez lui avec ses deux chats. Si nombre de ses voisins sont partis vers le sud, Ã© Rafah, il est

resté avec son frère et sa mère, qui a survécu à un cancer. Sa mobilité réduite, conséquence d'une infection virale exacerbée par le VIH, rendait son départ plus dangereux que d'y rester.

Ils ont donc choisi de rester au nord, malgré les avertissements de l'armée d'occupation les invitant à évacuer les lieux. Sa maison, bien qu'elle offre plus de protection qu'une tente, n'est pas vraiment sûre : « J'ai vu des gens se faire tirer dessus juste en face de chez moi. Il s'agissait d'une famille de cinq personnes qui essayait de traverser la route après avoir reçu l'ordre d'évacuer leur immeuble avant qu'il ne soit bombardé ». Il raconte que les parents sont morts et que les enfants ont survécu.

E.S. avait l'habitude de se procurer ses médicaments à la clinique Al Rimal Martyrs, mais celle-ci a été évacuée puis remplacée par des Palestiniens déplacés.

« Aujourd'hui, avec le génocide en cours, je crains non seulement que ma santé ne se détériore, mais aussi la réaction de ma famille », écrit-il. Depuis des années, sa famille ne reconnaît pas sa seropositivité ; aujourd'hui, il craint que sa maladie ne devienne un fardeau pour elle.

La terreur ajoute pour les Palestiniens de Gaza qui doivent rechercher des médicaments vitaux. La situation est particulièrement difficile pour les quelques dizaines de personnes qui cherchent des médicaments contre le VIH, qui sont stigmatisés.

Selon « [HIV/AIDS in Palestine : A growing concern](#) », un article paru en 2020 dans l'International Journal of Infectious Disease, le ministre palestinien de la santé n'a jamais recensé qu'une centaine de cas de VIH. Pourtant, selon le rapport, « la région du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord est considérée comme une zone de plus en plus préoccupante pour l'infection par le VIH en raison de la mortalité élevée associée au sida » en général, et « la Palestine (la Cisjordanie et la bande de Gaza) fait partie de cette préoccupation ».

Cela est dû au fait que l'incidence du VIH augmente lentement et que les Palestiniens séropositifs non traités progressent vers des cas de sida. À l'instar de la dynamique du VIH chez les hommes noirs homosexuels du [delta du Mississippi](#), en Palestine, « en peu de temps, les patients deviennent sensibles aux infections opportunistes, probablement en raison d'un diagnostic et d'une présentation tardifs des cas ».

Et comme l'ont montré les épidémies en [Amérique](#) et en [Grèce](#), en l'absence de tests et de dépistages adéquats, même quelques cas de VIH peuvent rapidement augmenter.

Comme on l'a vu récemment en [Ukraine](#) et en [Russie](#), les guerres exacerbent [depuis longtemps](#) la transmission du VIH. À Gaza, les protocoles universels nécessaires pour prévenir les infections transmises par le sang ne peuvent tout simplement pas être respectés.

Le ministre de la santé de Gaza a déclaré à [The Intercept](#) qu'il avait contacté des patients séropositifs au début de la guerre, qu'il les avait incités à se rendre dans des établissements de santé spécifiques et que leurs traitements avaient été dispensés pendant une période de trois mois.

« Aujourd'hui, malheureusement, leurs traitements ne sont plus disponibles », a ajouté le ministre.

Les bombardements poussent régulièrement des Palestiniens sans aucune formation (et encore moins de gants en latex) à tenter désespérément de sauver leurs voisins blessés, les hôpitaux manquent d'eau pour se laver les mains ou les surfaces, et les patients aux plaies ouvertes sont soignés sur des sols imbibés de sang.

À Gaza, les rares hôpitaux [ont été pris pour cible](#) et [en grande partie détruits](#), et plus d'un millier de professionnels de la santé ont été tués et d'autres [autres détenus](#). N'importe quel virus devient difficile à contenir dans un tel environnement.

E.S. est né et a grandi à Gaza. Il a grandi dans la religion musulmane, mais ne la pratique plus. Il se décrit de plusieurs façons : comme quelqu'un de très spirituel, avec un lien profond avec le divin. En tant qu'artiste, il se concentre sur les œuvres en techniques mixtes liées à l'expression du genre et à Gaza. En tant que scénariste. En tant que Palestinien. En tant que personne queer.

J'aime le terme « queerness », qui représente en quelque sorte mon désir d'être libre et fluide », a-t-il dit.

E.S. a grandi en explorant la sexualité avec ses camarades de classe et ses voisins. Beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui mariés à des femmes, explique-t-il. Il a également eu des expériences malheureuses avec certains hommes, auxquelles il n'a pas consenti.

E.S. a passé un an aux États-Unis dans le cadre d'un échange scolaire au lycée. Il a ensuite posé sa candidature des établissements d'enseignement supérieur dans ce pays, mais, placé sur liste d'attente, il a commencé ses études en Turquie au début de l'année 2014 en tant qu'étudiant boursier. C'est à ce moment-là qu'il a ressenti pour la première fois des symptômes qui, selon lui, pouvaient signifier qu'il avait le VIH. La même année, il a obtenu une bourse pour étudier dans une université américaine et, fin 2016, il a été diagnostiqué dans le Midwest, où il a été diagnostiqué séropositif et syphilitique pour la première fois et traité avec des médicaments antitroviens. Estimant qu'il ne pouvait plus faire face seul à sa maladie, il a quitté les États-Unis en 2019 et est rentré à Gaza.

Gaza est mon amour de sa vie ; la plage surtout. C'est le seul endroit où je me sens en paix avec moi-même ».

Mais à son retour, E.S. ne connaissait pas une seule autre personne queer, et encore moins quelqu'un d'autre atteint du VIH. Lorsque ses parents ont découvert sa séropositivité, ils lui ont dit que c'était de sa faute et qu'ils craignaient que cela ne fasse honte à la famille.

E.S. a trouvé plus facile d'éviter le sujet, et a rapidement évité les médicaments qu'il avait reçus aux États-Unis. Il ne savait pas qu'il pouvait s'adresser au ministre de la Santé pour en obtenir d'autres. Sa santé physique est détériorée. « C'était très compliqué, car ma mère était atteinte d'un cancer », explique-t-il. « Elle le justifie toujours en disant qu'il se passait tellement de choses. En effet, on lui a diagnostiqué un cancer du sein et elle a suivi un traitement peu après au même moment ».

Les personnes nouvellement infectées par le VIH peuvent ne rien ressentir et sembler asymptomatiques pendant de nombreuses années. Mais E.S. avait aussi la syphilis. Le retard dans le traitement de cette maladie et du VIH (qui a supprimé son système immunitaire) a permis à la syphilis de évoluer en neurosyphilis, qui a endommagé son système nerveux, lui a laissé avec des douleurs chroniques, a entravé sa capacité à marcher et l'a plongé dans une dépression et une anxiété sévères.

Il se sentait incapable de plaider sa cause auprès de ses parents pour qu'ils aident, car le sujet de sa sexualité, de sa séropositivité et de son infection virale était déjà très tabou.

« Pour eux, c'est comme si non, la façon naturelle de le faire, c'est la bite et la chatte. Et si c'est la bite et la bite, vous irez en enfer. Et avant d'aller en enfer, tu vas détruire la réputation de notre famille. » Ses parents ont divorcé quelques années plus tôt. « Si quelqu'un apprend que tu es séropositif, il y aura une apocalypse qui détruira le monde entier ». C'est ce qu'ils m'ont fait ressentir. »

Pendant des années, E.S. a enduré de douloureuses souffrances sans soutien. « Je me plaignais de douleurs dans les jambes. Mon père m'emmenait tous les mois environ à la plage pour me faire la morale et me rappeler de changer de vie. » Lorsque son père a vu que l'infection l'empêchait de marcher, il l'a emmené voir un neurologue mais, comme le raconte E.S., il a dit à son fils de mentir à propos de son état. Le neurologue ne pouvait pas aider E.S. sans connaître la vérité.

Finalement, en 2022, son père a consulté un ami proche qui était médecin. Cette fois, il lui a avoué que son fils était potentiellement atteint d'une maladie sexuellement transmissible.

« À la stupeur de mon père », raconte E.S., l'ami médecin a compris mon cas en toute compréhension et a conseillé à mon père de me conduire d'urgence au service des maladies infectieuses pour me faire enregistrer (anonymement) et me mettre sous antirétroviraux et autres traitements nécessaires. E.S. pense que l'ami de son père lui a sauvé la vie.

La réaction de ses parents face à son état de santé a mis leur relation à rude épreuve. « Je ne devrais pas les blâmer, car cela vient de Dieu et je le respecte. J'ai accepté de m'y soumettre. »

Il leur porte cependant toujours autant d'amour. « Ce dont on a besoin, c'est d'une famille qui nous soutienne c'est la chose la plus importante pour nous. Ou un groupe d'amis solide, une famille choisie. Mais je n'avais personne ».

Malgré tout, il a observé la présence d'autres personnes apparemment queer. Dans une note vocale, E.S. raconte qu'il est allé chercher de la nourriture au marché de la ville de Gaza. Il était avec sa mère et il y avait « ce type qui avait les cheveux courts et dont la tenue était parfaitement coordonnée. Et il avait, vous savez, ces mini-sacs à main qui pendent à l'épaule, comme aucun homme n'en porte à Gaza, du moins. Sa démarche était un peu flamboyante ».

Quelques semaines plus tard, il dit avoir vu deux autres types, qui « avaient l'air hétéro, ou étaient habillés de manière hétéro, et portaient des casquettes. Les Arabes de Gaza aiment porter des jeans serrés. Mais ces deux types, quand je marchais, nous nous sommes regardés

dans les yeux et je l'ai senti. *Ces bêtards couchent ensemble* ».

E.S. dit qu'il y a une certaine excitation à « croiser » d'autres personnes à Gaza qui pourraient être queers. Mais cela entraîne aussi d'autres émotions. « Je présume de leur sexualité. Je présume de leur façon de marcher rapidement ou de ce qu'ils portent, mais le sentiment le plus fort que je ressens est l'insécurité. Et si cette personne me perçoit ? Je l'ai remarquée, cela signifie-t-il qu'elle perçoit ma sexualité ? Je ressens alors presque immédiatement un sentiment de honte, de jugement ou de désapprobation ».

E.S. aime s'exprimer en se décolorant les sourcils. « Quand j'étais bébé, j'avais les cheveux blonds. C'est devenu un rituel agréable. En général, je suis timide et je demande à ma mère d'acheter les produits pour moi. C'est bizarre quand je les achète moi-même ».

Pour l'instant, il lui est difficile de donner la priorité à une identité autre que celle de survivant palestinien.

Lorsque les médecins ont commencé à traiter correctement le VIH d'E.S., « il était très tard ». La maladie avait alors évolué vers le sida, car le niveau de ses lymphocytes T – un type de globules blancs nécessaires pour lutter contre les infections – était dangereusement bas. Une IRM a suggéré qu'une infection opportuniste avait peut-être déjà atteint son cerveau.

En recommandant de prendre des médicaments contre le VIH, E.S. a fini par se rétablir et est sorti de sa profonde dépression. « J'ai commencé à réfléchir à la manière de reprendre ma vie en main. L'une des premières choses que j'ai faites a été de commencer à porter des vêtements colorés au lieu du noir. J'enregistrais également des stories Instagram, principalement pour moi, afin de les sauvegarder dans les archives. Mais mon père n'a pas aimé ça et a senti que j'étais en train de « reprendre ce chemin » et a supposé que je communiquais avec un gars en ligne. »

Au début de l'année 2023, E.S. raconte que son père continuait à avoir des « pep talks » très intimidants avec lui. Il a menacé de le tuer s'il continuait à agir comme un père. Une autre pression était le coût de son traitement, que son père ne voulait pas lui faire oublier. Au lieu de donner la priorité à sa convalescence, E.S. s'est lancé dans un travail comme tuteur d'anglais, sept jours sur sept. Cet emploi du temps épuisant a entravé son rétablissement. Lorsqu'on lui a diagnostiqué une neurosyphilis, son médecin lui a dit que les complications physiques seraient temporaires s'il bénéficiait d'une thérapie physique et d'une rééducation appropriées. Mais comme de telles installations n'existaient pas à Gaza, il a dû travailler dur pendant un an et économiser de l'argent pour se rendre à Gaza afin d'y suivre un traitement.

Des mois plus tard, lors d'un rare samedi de congé, E.S. a accepté d'aller nager dans une piscine locale avec son frère, son père et son petit demi-frère. Il était enthousiaste, car cela faisait longtemps qu'il n'était pas allé nager. La veille, il a demandé à son père où ils pourraient se procurer une de ces « bouées rondes qui ressemblent à des pneus » car, avec son handicap, il a dit qu'il n'aurait aucune chance dans l'eau sans une bouée. Son père l'a rassuré en lui disant qu'ils pourraient en acheter un en chemin.

Mais alors quâ??il prÃ©cipitait son cafÃ© le lendemain matin, vers 6 heures, il a commencÃ© Ã voir et Ã entendre Â« un nombre impressionnant de fusÃ©es lancÃ©es Ã lâ??horizon. Jâ??ai tout de suite su que quelque chose nÃ©tait pas. Je nÃ©tais jamais rien vu de tel auparavant. Je me suis prÃ©cipitÃ© Ã lâ??intÃ©rieur pour rÃ©veiller ma mÃ©re et mon frÃ©re, puis jâ??ai appelÃ© mon pÃ©re. Nous nÃ©avons mÃ©me pas eu besoin dâ??annuler nos projets pour la journÃ©e â?? il Ã©tait clair quâ??ils Ã©taient dÃ©jÃ annulÃ©s Â».

Nous sommes le 7 octobre 2023. E.S. a allumÃ© la tÃ©lÃ©vision et sâ??est rapidement rendu compte que des gens avaient rÃ©ussi Ã briser le siÃ©ge et Ã entrer dans les territoires occupÃ©s. Avant dâ??en avoir pleinement mesurÃ© les implications, il a dÃ©clarÃ© : Â« Jâ??ai eu lâ??impression de sortir de prison â?? littÃ©ralement Â».

Mais ensuite, la rÃ©alitÃ© sâ??est imposÃ©e. Ce qui a dâ??abord semblÃ© Ãªtre une libÃ©ration pour Gaza sâ??est finalement transformÃ© en une peine de prison plus lourde.

Des mois de violence militaire israÃ©lienne Ã lâ??extÃ©rieur de sa maison et une [alimentation insuffisante](#) ont aggravÃ© son handicap. Plus E.S. Ã©tait privÃ© de rÃ©ducation et de nourriture, plus sa mobilitÃ© se dÃ©tÃ©riorait.

Et si la syphilis rÃ©apparaÃ©t, Â« je ne pense pas quâ??il y aura encore des mÃ©decins pour aider Â». E.S. nÃ©a plus de mÃ©dicaments contre le VIH et sait quâ??il pourrait Ãªtre condamnÃ© Ã mourir. Il comprend quâ??il devra finir par donner la prioritÃ© Ã sa santÃ© plutÃ´t quâ??Ã la peur dâ??Ãªtre dÃ©masquÃ©. Dans un message Ã©crit, il a tapÃ© Â« â??le silence Ã©quivaut Ã la mort? • reste douloureusement vrai Â», Ã©voquant une phrase inventÃ©e par le groupe dâ??activistes ACT UP dans les annÃ©es 1980.

Il a donc commencÃ© Ã contacter des personnes en ligne qui, selon lui, pouvaient lâ??aider. Ã? peu prÃ©s au mÃ©me moment, une controverse faisait parler dâ??elle sur Instagram Ã propos dâ??une personne qui avait cessÃ© de prendre ses mÃ©dicaments contre le VIH dans des circonstances trÃ©s diffÃ©rentes.

Le 1er dÃ©cembre 2023, le dramaturge Victor I. Cazares a dÃ©partir prÃ©cipitamment Ã lâ??aÃ©roport pour se rendre dans son Ã©tat natal, le Texas, lorsque sa grand-mÃ©re est tombÃ©e malade. Ã? lâ??Ã©poque, sa Â« maison artistique Â» Ã©tait le New York Theatre Workshop, oÃ¹ il avait terminÃ© une bourse de deux ans et enseignÃ© un cours.

Â« Jâ??ai oubliÃ© mes pilules contre le VIH. Le taxi Ã©tait IAÃ , et je les ai oubliÃ©es Â», se souvient M. Cazares. Mais alors quâ??iel Ã©tait assis dans lâ??avion, une scÃ©ne saisissante sâ??est dÃ©roulÃ©e dans sa tÃªte. Â« Jâ??ai eu lâ??image de Palestiniens fuyant leurs maisons et rÃ©alisant, ou oubliant, ou nÃ©ayant pas accÃ©s Ã leurs mÃ©dicaments. Et cÃ©tait la JournÃ©e mondiale du sida Â».

Une idÃ©e sâ??est alors formÃ©e : Â« Je ne prendrai pas mes mÃ©dicaments tant que le New York Theater Workshop ne demandera pas un cessez-le-feu Â». La compagnie est bien connue pour ses Ã©uvres sur le sida, comme la comÃ©die musicale Ã succÃ©s Â« Rent Â», mais comme de nombreuses organisations Ã but non lucratif [dans le domaine des arts](#) et dans dâ??autres domaines, elle Ã©tait restÃ©e silencieuse sur le nombre croissant de morts Ã Gaza.

La grève des pilules de Cazares, documentée sur son compte Instagram et qui a fait l'objet d'un [article](#) tiré de [Vulture](#), rappelle l'histoire du refus des médicaments contre le VIH en tant que forme d'activisme. En 2002, dans l'Afrique du Sud post-apartheid, le cofondateur et militant de la Treatment Action Campaign, Zackie Achmat, a tristement [refusé de](#) prendre des antirétroviraux jusqu'à ce que ces médicaments soient largement disponibles pour tous.

Cazares [a déclaré à Vulture](#) qu'il a refusé ses médicaments jusqu'à ce que le New York Theatre Workshop demande un cessez-le-feu, qu'il y ait un cessez-le-feu, ou qu'il soit hospitalisé.

C'est alors que « les sueurs nocturnes ont commencé. Je pouvais sentir le PH de ma peau changer. Il a fallu environ deux mois pour que je devienne détectable ».

« J'ai commencé à avoir des symptômes neurologiques. J'ai eu peur », explique Cazares à [The Intercept](#). Il a connu des moments où il a perdu la clarté de ses pensées et s'est alarmé des pensées « irrationnelles » et des chemins que mon esprit empruntait ». En tant que dramaturge, Cazares s'est inquiété de ce qui se passerait si ces symptômes s'aggravaient et si il souffrait de lésions neurologiques permanentes.

Lorsqu'on lui a parlé d'E.S. et de ses efforts pour obtenir les médicaments qu'il avait volontairement refusés, Cazares s'est mis à pleurer puis à sangloter.

« Ce n'est pas que je ne pouvais pas imaginer une personne comme E.S », c'est qu'il ne savait pas exactement qui elle était. Au cours des 14 années de séropositivité de Cazares, « j'ai eu des nuits où j'avais vraiment peur, et j'avais accès à des médicaments, et je ne peux pas imaginer, en plus de tout le reste, ce que cela doit être pour E.S. ». Cazares a noté quel point la « propagande, le pinkwashing et la stigmatisation font disparaître les personnes vivant avec le VIH.

En fin de compte, ce qui a poussé les Cazares à [mettre fin à la grève après 125 jours](#) et à reprendre leurs médicaments, c'est qu'il a cessé de croire que le New York Theatre Workshop s'exprimerait. Il en est venu à cette conclusion lorsque la compagnie a monté une production de la pièce nazie de la Seconde Guerre mondiale « Here There Are Blueberries », que M. Cazares a décrite comme « une pièce sur des gens qui ne font rien pendant un génocide » et que le New York Theatre Workshop ne s'est toujours [pas prononcé contre la](#) violence dans la bande de Gaza.

Lorsqu'un patient séropositif cesse de prendre des antirétroviraux, « le virus peut se répliquer très rapidement dans son organisme », explique le Dr Oni Blackstock, médecin de soins primaires spécialisé dans le VIH et ancien commissaire adjoint au Bureau du VIH du département de la santé de la ville de New York. Le plus grand obstacle à la prise en charge d'un virus par ailleurs traitable, dit-elle, est lorsque l'accès aux soins est perturbé par le racisme, l'absence de domicile fixe ou la guerre. Le deuxième obstacle le plus important est lorsque la stigmatisation limite la recherche d'un traitement éloigne les patients.

« Bien que le temps nécessaire pour ressentir les effets de l'arrêt des antirétroviraux varie, a déclaré Mme Blackstock, cela peut se produire en quelques semaines ou quelques jours et dépend beaucoup de l'état de santé de base du patient ».

« Tant donné qu'E.S. a souffert de neurosyphilis, qu'il ne mange généralement qu'un seul repas par jour et qu'il tente de survivre à un génocide, il ne dispose pas d'une base de référence solide au départ. Même une brève interruption de son traitement contre le VIH pourrait entraîner une détérioration de ses symptômes neurologiques et de sa mobilité.

« Le VIH détruit les cellules T CD4+ qui nous protègent contre les infections. En l'absence de médicaments, le virus se multiplie, fait davantage de copies de lui-même et le système immunitaire s'affaiblit, ce qui rend la personne vulnérable à différents types d'infections et de cancers », avertit M. Blackstock. « Même les infections mineures peuvent devenir menaçantes. À Gaza, les risques vont bien au-delà des infections mineures. Les [blessures causées par les débris et les bombardements](#) sont courantes, l'hépatite A et le [choléra](#) sont endémiques et les zones de guerre [favorisent la résistance aux antibiotiques](#).

Même la polio, qui [avait été éradiquée](#), est de retour.

Par rapport aux personnes vivant avec le VIH dans le monde entier, ce que vit E.S. est à la fois universel et la stigmatisation est un obstacle majeur à sa santé et géographiquement spécifique au [génocide de Gaza](#) qui dure depuis un an et l'occupation de la Palestine qui dure depuis des décennies.

Vers novembre 2023, le frère du médecin d'E.S. a eu accès à l'entrepôt du département des maladies infectieuses dans le nord de Gaza et a transporté les médicaments dont E.S. avait besoin jusqu'à son domicile. « Ils craignaient qu'ils ne soient détruits s'ils les avaient laissés au dispensaire », a déclaré E.S.. Il a reçu une réserve de trois mois, ce qui lui a permis de gagner un peu de temps.

Pendant des mois, E.S. a évité de demander de l'aide publiquement parce qu'il ne voulait pas avoir reconnu que ses réserves s'amenuisaient alors que l'armée israélienne tuait ses voisins. Il se sentait mal à l'aise de demander de l'aide alors que d'autres mouraient de faim ou devenaient orphelins. Il a également supposé qu'il y avait une chance infime que le stock soit reconstitué d'une manière ou d'une autre.

Mais en mars 2024, il a commencé à tendre la main. (Il a contacté Afeef, l'un des correspondants de cette histoire, en raison de ses reportages sur les histoires arabes queer sur sa [page Instagram](#)). E.S. a écrit : « J'ai environ deux mois de médicaments contre le VIH. Et je suis définitivement à l'affût de moyens possibles pour accéder à mes médicaments. »

En juin, la situation dans laquelle vivait E.S. s'était considérablement aggravée. Les frontières étaient fermées depuis plus d'un mois. Dans sa correspondance, il indique que le nord de la bande de Gaza est en train de mourir de faim : « Nous manquons d'aide humanitaire », écrit-il. « D'ailleurs, aussi loin que je me souviens, nous n'avons pas eu de produits frais, de volaille, de viande ou de produits laitiers. Les conserves qui restent sont vendues à des prix beaucoup plus élevés. » Les gens manquent d'argent liquide et aucun service bancaire n'est encore opérationnel. « On a l'impression d'être dans une impasse permanente », écrit-il dans la discussion en ligne.

Pour couronner le tout, il a vu les forces israéliennes utiliser des quadcopters pour attaquer les civils.

« Nous nous sommes rendus au marché où un groupe de personnes a essuyé des tirs, tuant au moins trois personnes. Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est terrifiant ».

En juillet, E.S. a demandé à son frère d'aller chercher des médicaments supplémentaires dans la cache de la maison du frère de son médecin. Bien qu'il s'agisse d'un risque important, il est revenu avec suffisamment de médicaments pour E.S. jusqu'au mois d'octobre. C'était un soulagement de savoir qu'il restait des pilules, mais il a écrit : « Une fois que je n'en aurai plus, il faudra ABSOLUMENT que je trouve un autre moyen d'y avoir accès parce qu'il n'y en a plus ici, dans le nord, pour autant que je sache. Et je ne sais même pas s'ils seront en mesure d'envoyer d'autres dans le Nord ».

E.S. a décidé que la meilleure solution était de commencer à rationner ses médicaments et à sauter des doses. « C'est ce que j'ai fait pendant quelques jours. Mais mon médecin m'a dit que je ne pouvais en aucun cas faire cela. Il vaut mieux interrompre le traitement que de le rationner, de le fractionner ou de jouer avec les doses ».

Au fil des mois, le stress est devenu trop lourd à porter pour E.S. « J'essaie de tenir bon, de m'appuyer sur ma foi et de faire de mon mieux pour trouver une solution, même s'il n'y a jamais été facile pour moi de travailler sous pression. J'ai contacté des organisations pour essayer de faire parvenir des médicaments à Gaza, mais toutes les portes auxquelles je frappe se ferment. La seule porte qui ne se ferme jamais est celle de Dieu, et peut-être qu'en partageant mon histoire, je pourrai enfin obtenir l'aide dont j'ai besoin ».

Le 10 juillet, E.S. a écrit : « C'est la folie ici. Les affrontements violents ont tué ses proches. C'est devenu fou ces deux derniers jours. » Le conflit faisant rage, il était impossible d'imaginer quand sa réserve de pilules, qui s'amenuisait, pourrait être réapprovisionnée.

En août, le médecin d'origine d'E.S. a cessé de lui répondre. « J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave », a-t-il écrit. Le 15 septembre, E.S. a écrit : « Au cours des dix derniers mois, j'ai eu de la chance. J'avais accès à mes médicaments contre le VIH parce que je suis resté dans le nord de Gaza. Mais maintenant, je n'en ai plus. J'ai pris mes dernières doses dans le nord » et on lui a dit qu'il n'y a plus d'approvisionnement. Il n'y a plus de médicaments pour moi ».

À ce moment-là, le Dr Tarek Loubani, un médecin urgentiste canadien d'origine palestinienne représentant une organisation médicale appelée Glia, a vu l'histoire d'E.S. sur Instagram et lui a tendu la main pour l'aider. Loubani a participé à plus de 20 rotations médicales à Gaza depuis 2011 et continue d'y aller, même s'il a été blessé par balle en 2018, un fait qu'il minimise (« c'était le tir le plus propre possible »).

Lors de sa première mission programmée après l'attaque du 7 octobre, le groupe de Loubani a apporté divers médicaments en prévision des pénuries, notamment 100 000 unités d'insuline. Mais lorsqu'il s'agit de médicaments contre le VIH, Loubani a déclaré que le premier problème qu'il a rencontré était que E.S. utilise « un médicament très, très, très spécial, la plupart des personnes atteintes du VIH n'utilisent pas ce médicament ».

Malgré tout, Glia a fait tout ce qui était en son pouvoir pour se procurer les médicaments, mais s'est heurtée à des obstacles dans de nombreux pays. « Je pensais que nous pourrions simplement les acheter en Jordanie, mais en Jordanie, les médicaments étaient strictement interdits à toute personne qui n'était pas jordanienne. »

« Des nouvelles pas très réjouissantes », écrit Loubani à E.S. début octobre, avec une photo de trois flacons de pilules de lopinavir/ritonavir achetées au Canada et désespérément nécessaires. « Tout est prêt pour entrer en Jordanie, mais l'équipe entière s'est vu refuser l'entrée mardi. Ils ont été reprogrammés pour le 22 octobre. Si vous connaissez quelqu'un d'autre qui entre, je serai heureux de le lui donner. »

Mais lorsque Glia a transporté une réserve de médicaments pour trois mois à la frontière de Gaza, la cargaison a été confisquée. Glia s'est ensuite vu [interdire](#) l'accès à Gaza, de même que plusieurs de ses volontaires médicaux. L'organisation pense qu'il s'agit de représailles pour leur participation à un essai du New York Times publié le 9 octobre et intitulé « [65 médecins, infirmières et auxiliaires médicaux : ce que nous avons vu à Gaza](#) ».

L'agence israélienne pour la coordination des activités gouvernementales dans les territoires a répondu qu'« Israël ne bloque ni ne limite l'entrée des médicaments, y compris ceux contre le VIH, qui peuvent être introduits sans restrictions quantitatives ». Le COGAT n'a pas répondu directement à la question de savoir si Glia avait fait l'objet de représailles pour l'article du Times, se contentant de qualifier un article sur sa suspension de « dépassé » et de dire que « les activités de l'organisation ont été approuvées ».

Loubani a déclaré qu'« Israël a traité les caisses de médicaments essentiellement comme des dépôts d'armes » et a affirmé que l'armée « a brulé de nombreux entrepôts de médicaments qu'elle a trouvés ». Loubani a déclaré que l'armée israélienne « plaçait un tireur d'élite à l'extérieur de certains des dépôts ». Un pharmacien « a tenté de courir, a essayé d'obtenir les médicaments et a reçu une balle dans le cou, et a miraculeusement survécu », a déclaré Loubani.

À la mi-octobre, la maison d'E.S. a été frappée par un missile. Lui, son frère et sa mère ont tout juste survécu. Sur ses stories Instagram, il a partagé une photo d'un mur détruit par l'explosion. Son frère dormait contre ce mur, a expliqué E.S.. Mais ses compagnons fidèles ont été retrouvés morts sous les décombres. Dans une vidéo partagée par E.S., une secouriste dit « Alhamdulillah, alhamdulillah » en le guidant hors de sa maison détruite, alors qu'il essuie ses yeux pleins de larmes avec son ambulateur devant lui.

E.S. a quitté sa maison endommagée avec sa famille pour s'installer chez un ami dont ils louent l'appartement dans un autre quartier de la ville de Gaza. « Je ne me suis pas reposé ces derniers temps. Cela fait quatre jours, mais tout ce dont mon psychisme a besoin, c'est de rentrer chez moi et de me reposer, mais je ne peux pas le faire », a expliqué E.S.

Le 26 octobre, E.S. a finalement repris contact avec son premier médecin du ministère de la Santé dans le sud, qui avait de bonnes nouvelles : il avait obtenu davantage de médicaments. L'un des médicaments est destiné aux enfants : « Je dois donc prendre 2,5 pilules au lieu de la seule que je prenais auparavant ».

Le 3 décembre, Loubani a envoyé un message : « Bonne nouvelle, 3 mois de Lopinavir/Ritonavir sont finalement entrés mardi. Nous devons maintenant l'acheminer jusqu'à la ville de Gaza ». De nombreuses personnes dans le monde entier ont travaillé pour que cela se produise car, comme il l'a dit, : « Tout le monde se soucie des médicaments contre le VIH. Ils occupent une place particulière dans le cœur des gens ».

Pour l'instant, E.S. a quelques mois devant lui avant de devoir s'inquiéter à nouveau, et il dit que sa santé mentale est grandement améliorée, mais il espère toujours désespérément pouvoir évacuer Gaza avant d'être à nouveau court de médicaments.

« Même si Israël travaille sans relâche pour que rien ne fonctionne pour nous qui souffrons en Palestine, la magie et la puissance de Dieu défient ces efforts », a déclaré E.S.. « C'est dans les petits miracles et la gentillesse des étrangers qui ont exprimé leur inquiétude et offert leur aide, et l'arrivée miraculeuse de mes médicaments grâce à un plan que je n'aurais jamais pu imaginer. Ce sont ces actes de grâce qui nous permettent de rester inébranlables à Gaza »

Traduction : JB pour l'Agence Média Palestine

Source : [The Intercept](#)

date créée

2025/01/13